

IX

L'empereur est mort ! Sur une petite île de la mer des Indes est sa tombe solitaire, et lui pour qui la terre était trop étroite, il repose tranquillement sous un chétif monticule, où cinq saules pleureurs laissent pendre avec désespoir leur longue chevelure verte, où un pieux ruisseau s'écoule en laissant échapper un plaintif murmure. On ne voit pas d'inscription sur sa pierre tumulaire ; mais Clio y a gravé en caractères invisibles des paroles qui retentiront dans les siècles les plus reculés.

Grande-Bretagne ! à toi appartient la mer ; mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que cet illustre défunt t'a léguée en mourant. Ce n'est pas ton sir Hudson, c'est toi qui fus le sbire sicilien que les rois conjurés apostèrent pour venger secrètement sur cet homme venu du peuple ce que les peuples avaient exercé publiquement à l'égard d'un des leurs. — Et il était ton hôte, et il s'était assis à ton foyer !

Jusque dans les siècles les plus reculés, les enfants en France chanteront et rediront la terrible hospitalité du *Belléophon*, et lorsque ces chants d'ironie et de larmes

dévots hypocrites, avec leurs cierges, leurs croix et leurs bannières. Même dans le plus sublime de la tragédie du monde, se glissent des traits comiques; et le républicain désespéré qui se plonge, comme Brutus, un couteau dans le cœur, s'est peut-être assuré auparavant que la lame ne sentait pas le hareng. Sur cette grande scène du monde, tout va comme sur nos misérables planches de théâtre: là il y a aussi des héros ivrognes, des rois qui ne savent pas leur rôle, des coulisses qui restent en l'air, des souffleurs qui soufflent trop haut, des costumes qui sont l'affaire principale... Et au ciel, là-haut, au premier rang, est assise, pendant ce temps, la bonne compagnie des anges qui nous lorgnent, nous autres comédiens, et le bon Dieu se tient gravement dans sa grande loge, qui s'y ennue peut-être, ou bien qui calcule que ce théâtre ne peut durer longtemps, parce que certains acteurs ont trop de gages, et d'autres trop peu, et aussi parce qu'ils jouent tous trop mal.

Du sublime au ridicule, madame, il n'y a qu'un pas. Tandis que j'écrivais la fin du chapitre précédent, et que je vous racontais comment mourut M. Legrand, et comment j'exécutai fidèlement le *testamentum militare* que j'avais lu dans son dernier regard, on frappa à la porte de ma chambre, et une pauvre vieille femme entra en me demandant amicalement si je n'étais pas docteur. Sur ma réponse affirmative, elle me pria fort amicalement encore de me rendre chez elle pour couper les cors des pieds à son mari.